

Chapitre 2 : L'œuvre de Marx considérée dans sa généralité

2.1 « Au village sans prétention... »

Cette introduction traite de l'actualité de Marx, laquelle est à la fois **théorique** et **idéologique**.

La coutume veut qu'une introduction à Marx soit consacrée à une biographie et à une bibliographie, même sommaires. Ce que nous proposons plus loin, en rappelant notamment le contenu des 4 grands livres du « Capital ». Mais introduire Marx en 2010 n'est pas de l'ordre de la coutume. Il est nécessaire de considérer à la fois **l'opinion** (ou « *doxa* »), puisqu'elle a, avec l'actualité, désigné son œuvre, et **la pensée** (ou « *épistémé* ») puisque l'actualité a généré dans l'Economie Politique des « travaux d'inventaire » de nature scientifique, au sens des comptables.

Ici, nous remettons en cause d'une part *la mauvaise réputation attribuée à Marx et à son œuvre par l'opinion*. Celle-ci admet sans réserve ni pondération 3 idées générales : l'unité du prolétariat défendue par Marx va à l'encontre des valeurs de l'occident, l'œuvre de Marx est anti religieuse, et Marx ignore le bien fondé des mécanismes du marché. D'autre part, nous reconsidérerons la scientificité de l'évaluation scientifique proposée par le Manuel de M. Blaug dans son chapitre VII, consacré à l'économie de Marx.

Karl MARX n'a en effet jamais été aussi connu que depuis que l'actualité s'est tournée à partir des années quatre vingt dix, vers la dite « **chute du communisme** ». Les ouvrages les plus récents, relatifs à son œuvre théorique, ou à sa supposée œuvre pratique se distribuent en pourfendeurs, et en défenseurs. Le point de vue des premiers, paraît n'avoir jamais sonné aussi « vrai ». Il prend l'allure d'une *révélation*. Ce à quoi le second point de vue n'a aucune peine à opposer que Marx lui-même, s'il prenait la parole il répéterait ce que rapporte la Lettre de F. Engels à Conrad Schmidt : « *Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas marxiste !!..* » (lettre du 5 Août 1890). Pourtant la confusion des genres a eu lieu. *La critique de l'Economie politique* est supposée devenue *caduque* du fait de la *vérification expérimentale* de la généralisation à l'échelle de la planète des rapports sociaux capitalistes. Quelle révélation, lorsqu'on sait que « Le Capital » avait démontré *les principes mêmes de cette extension, considérée comme une nécessité !* Rappelons-le : « **Le développement de la production capitaliste nécessite un agrandissement continu du capital...accumuler, c'est conquérir le monde de la richesse sociale...c'est sacrifier à une ambition insatiable..** » (« Le Capital » - Livre Premier, Septième section, chapitre XXIV – Garnier Flammarion, P.428). Mais c'est le propre de la publicité que de nous tromper sur la cible pour mieux réussir : au lieu de viser cette portée véritable du Capital, elle a choisi son effondrement avec les *faits* historiques.

L'erreur (de cette publicité) est humaine dira t'on.. Mais elle devient inhumaine si elle contribue à l'entretien d'une *réputation*, qui tout au long du XX^{ème} siècle a fait de Marx un véritable « *antechrist* ». Cette mauvaise réputation, largement diffusée dans l'opinion repose sur deux fondements, dont l'un appartient au « *Manifeste du parti communiste* », et l'autre à la « *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* ».

Nous verrons que même l'Histoire de la Pensée économique moderne a succombé à cette tentation.

1) Le « WALU » ou « *Workers of all land unit* » !

L'œuvre dite politique par excellence de Marx est comme chacun sait : « *Le Manifeste du parti communiste* », rédigé avec son ami F. Engels en 1847 (voir dossier N° 4 : la Biographie de Marx) pour servir de *programme* au Parti Communiste allemand puis International.

La déclaration finale a sonné comme un coup de tonnerre : « *Prolétaires de tous les pays unissez vous* » ! Elle est l'un des premiers fondements de la mauvaise réputation.

En effet, dans un monde certes agité, celui de la fin du XIX^{ème} siècle, mais où les doctrines économiques s'évertuent à *fonder l'harmonie des intérêts*, nécessaire à l'édification et à la consolidation des Etats Nations, un cri de révolution sociale retentit qui annonce la *rupture* sociale à l'échelle d'un monde à rebâtir ! Un véritable schisme social au regard de l'économie politique, habituée à l'unité du travail et du capital au sein de la production ! un cosmopolitisme inacceptable au regard du politique soucieux des intérêts nationaux ! Un basculement des valeurs de l'occident lequel avait du travail fait sa fierté !

Incompréhensible, inacceptable et dangereux pour l'espèce humaine toute entière, voilà brièvement le sentiment éveillé et entretenu à propos du « WALU ».

Quittons les passions, et revenons à l'Economie Politique. Celle de Vanderlint en particulier. Qu'enseignait-elle : La constitution d'un monde de marchands, dont l'unité était nécessaire pour mettre fin aux privilèges et abus de l'aristocratie sur *le sol et donc la production des subsistances* » : « ***one body of tradesmen, exercising their various occupations for the mutual benefit and advantage of each other*** » (J. Vanderlint) [C1]. Le *Manifeste du Libéralisme Mercantiliste* ouvrait la voie à une lutte de classes sans précédent, qui devait entraîner dans l'immédiat, le déclin de l'aristocratie et son absorption par la bourgeoisie montante, dans l'Europe entière, puis dans le monde ; et au long des deux siècles suivants une violente lutte de classe délibérément tournée contre une classe paysanne devenue *ouvrière*, à mesure de l'absorption de son savoir faire par les machines du capital. Mais inexorablement, et malgré ce propos de 1852, destiné à son ami Joseph Weydemeyer : « *En ce qui me concerne, je n'ai ni le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, ni celui d'avoir découvert leur lutte....* » (K.Marx : *Oeuvres Choisies*, Tome I, Gallimard – 1963-P.283) [C2], ***Marx a reçu et continué à porter l'honorable, mais déshonorant titre, pour sa réputation, de théoricien de la lutte des classes.***

Pire peut être est le fait qu'il entame son œuvre de critique de l'Economie Politique sur l'observation du même phénomène économique et social que Vanderlint : **le phénomène de la pauvreté**. Phénomène omniprésent et indissolublement lié à l'exploitation capitaliste : « *Les pères de la classe ouvrière actuelle furent châtiés d'avoir été réduits à l'état de vagabonds et de pauvres* » (« Le Capital » - Livre Premier, Septième section, chapitre XXVIII – Garnier Flammarion, P.543). Marx va, dans le Capital, jusqu'à adopter les mêmes méthodes d'estimation des revenus hebdomadaires des familles ouvrières salariés anglaises, pour conclure plus d'un siècle après Vanderlint à *l'existence du même besoin en salaire pour couvrir les dépenses de subsistance*. Pour Marx il est clair que le « ***Grand corps de marchands*** » (auquel il reconnaît néanmoins des mérites historiques), ***a échoué dans sa tentative*** parce qu'il ne pouvait pas affirmer d'un côté que toute la richesse venait du travail, et de l'autre accumuler des profits issus de l'activité de production, sans ponctionner de manière croissante sur les résultats de ce travail, et ceci à l'échelle du monde. Même si Ricardo, aveuglé par le progrès technique, continuait, lui, à vitupérer contre la rente au lieu d'apercevoir l'exploitation du travail par le capital.

La mauvaise réputation atteint alors son comble, puisqu'il s'agit selon l'opinion, de déposséder ceux qui ont œuvré pour les pauvres. ***Le WALU devient alors l'expression du danger représenté par les pauvres.***

2) Ah, ce « *soupir de la créature accablée* » et cet « *opium du peuple* » !

Tout le monde connaît ceci :

« La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans coeur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple...(...) » (Contribution à la critique de La philosophie du droit de Hegel – 1843).[C3]

Des pauvres, sans valeur religieuse, destinés par la voie révolutionnaire à conduire l'espèce humaine vers sa libération. C'est le second fondement de la mauvaise réputation, et sans doute le plus profond puisqu'il a trait à l'imaginaire même de l'Occident, celui dans et par lequel il s'est constitué comme tel. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard que cette critique de la religion, par Marx ait été formulée dans ses écrits de jeunesse. Il deviendra par la suite résolument athée et fermement humaniste. La aussi laissons les passions. Par exemple, dans « *La pensée de Karl Marx* », (cité plus haut), **Jean-Yves Calvez** *dépassionne le débat*, même s'il reste résolument humaniste et fermement religieux. Nous n'excluons pas pour notre part que la citation en question soulève les questions suivantes :

- N'y a t'il donc pas de « créature accablé par le malheur » ? Si la créature n'existe pas, quel projet suit alors le « *grand corps de marchand* » ?
- L'« esprit » du capital ne serait-il pas celui d'une époque qui a aboli « *la métaphysique* » laissant l'homme seul face à lui-même ? Dans le cas contraire, si l'abolition n'a pas eu lieu, pourquoi alors répartir les richesses scientifiquement ?
- La société européenne du XIXème siècle, née avec le capitalisme serait-elle la seule à s'être instituée sans aucune *signification imaginaire sociale* pour assurer sa propre cohésion ? Si ces significations existent, pourquoi ne prendraient-elles pas une forme religieuse, explicite ou implicite, durable et héritée d'une tradition ancestrale et ancrée au sein du peuple ?

La critique par Marx du désintéret constaté au sein de la classe ouvrière, pour l'exercice de ses propres capacités créatrices, fonde et justifie son appel à toutes les formes de désaliénation. **L'aliénation** étant : « *le type général des situations du sujet absolutisé qui s'est forgé un monde à lui, un monde formel, en refusant par là le véritable concret et ses exigences* » (J-Y Calvez, op. cit ; P 27) [C4]. En aucune manière la critique de l'aliénation ne conduit vers l'anesthésie de ces capacités, dût-on s'affirmer croyant pour les réaliser. C'est ce que l'un des interprètes les plus éclairé du rapport de Marx aux valeurs sociales et éthiques, **Antonio Gramsci**, a pu faire valoir en Italie, en pleine période Mussolinienne, *là où il ne s'agissait plus de mauvaise réputation mais de pure répression*.

3) Ils découvrirent le *marché* et imputèrent à Marx leur propre ignorance !

Deux grands concurrents se disputent de nos jours, le monopole de la référence *au marché*, comme fondement de l'organisation sociale : les héritiers du *naturalisme*, classique (Smith, Ricardo) ou préclassique (les ainsi nommés *mercantilistes*), pour qui « *au commencement était le marché* », et les créateurs ou inventeurs de l'échange marchand, qui assimilent la naissance du marché à l'émergence du *calcul rationnel*, rendu possible par l'axiomatique des échanges (via celle des préférences), des échanges monétaires en particulier. Les uns et les autres affirment avoir découvert ou révélé *le marché*, et scandent inlassablement, son occultation, assortie de la minimisation de son rôle, par la théorie de Marx. Marx serait l'anti-marché, et donc de toute forme d'organisation sociale qui le supporte. L'ignorance de ces deux grands courants est patente. Nous devons en effet considérer « Le Capital » comme le premier enseignement sérieux sur *le marché* dans la mesure où il débute par l'analyse de l'« atome » qui s'y échange, la marchandise, ou la « richesse » élémentaire. Seul un désir de *protagonisme*, peut empêcher les commentateurs de voir que *la démonstration est que l'anti-marché n'est autre que le marché lui-même*, allergique à toute forme d'organisation sociale autre qu'atomique, alors que les aspirations des peuples évoluent. Il faut donc bien convenir que leur marché est tout autre, vraisemblablement celui de la concurrence idéale et de l'idylle. Précisément, celui vis-à-vis duquel Friedrich Engels lançait ce cri d'alerte : « *En créant une instabilité permanente des prix, la concurrence enlève au négoce le dernier soupçon de moralité...Au milieu de cette perpétuelle instabilité, chacun doit chercher à saisir le moment favorable pour acheter ou pour vendre. Tout le monde devient forcément spéculateur et cherche à récolter là où il n'a pas semé. Chacun tente de s'enrichir des dépouilles d'autrui,*

Rachid FOUADI Cours d'histoire de la pensée économique – PARTIE 1 : « Das Kapital » ou la critique de l'économie politique - Page 3 sur 10

compte sur le malheur de ses concurrents, s'efforce de profiter du hasard (...) » (F. Engels, « la première critique de l'économie politique » 1843-1844 – UGE, 10/18, P.50).

Deux idées sont plus particulièrement fallacieuses à propos de Marx : la dimension macroéconomique de l'échange disparaît du « Capital », lequel se réduit donc à une analyse de la « valeur » au sein de la production, uniquement pour dénoncer l'exploitation capitaliste du travail par le capital.

Dire que la dimension macroéconomique de l'échange disparaît, c'est affirmer que **la demande globale** n'existe pas dans « Le Capital ». Or, ce rôle est déterminant dans l'analyse du *cycle du capital social, qui est aussi celui de la production, distribution et consommation des marchandises sur le marché*. Marx appelle simplement « **Réalisation de la valeur** », le processus concret de la vente des marchandises sur chaque marché particulier, et sur l'ensemble des marchés des biens et services. Mieux que quiconque, **Rosa Luxemburg**, considérera ce rôle de la demande globale comme le vrai problème du capitalisme. Elle écrit en effet : « **Ce qui importe, ce n'est pas de se demander : d'où vient l'argent pour réaliser la plus-value ? mais d'où vient la demande ? où est le besoin solvable** » (dans « *L'accumulation du capital* – Tome I, Maspero, 1967, P.147). On sait ensuite toute l'importance que prendra cette idée parmi les théoriciens de l'impérialisme et du sous-développement. Ne constitue-t-elle pas aussi l'un des fondements du *Keynésianisme* ?

La « réalisation de la valeur » pour le système des entreprises, regroupe ainsi les moments logiques de l'achat (ou dépense) et de la vente. A l'échelle sociale, ou macroéconomique, **ces deux moments forment un moment unique, celui du marché**, « distinct » de celui de la production proprement dite.

Par conséquent, le moment du marché ou de la réalisation de la valeur, n'est ni plus, ni moins, important, que celui de la production. Les deux forment un vaste système d'interaction entre les hommes, lequel structure leurs rapports sociaux et prend une configuration particulière à chaque étape du développement de la société (niveau du progrès technique, état de la législation, nature et forme des relations internationales etc...). Marx montre que les contradictions capitalistes rendent alors la situation de chaque capital individuel, ou celle de chaque entreprise, problématique. Une analyse approfondie du problème du capital individuel est la mieux à même pour en rendre compte. C'est ce que nous nommons aujourd'hui, *la théorie de l'entreprise ou de la firme*, et que Marx élabore plus particulièrement au Livre III du « Capital ». laissant malheureusement le fameux chapitre X sur la « théorie de la concurrence » à l'état d'ébauche. Le concept qui devient central est celui de « *valeur de marché* », c'est-à-dire pour les entreprises, la « *valeur moyenne qui leur a été imposée de force* », et dont la grandeur peut selon les cas, faire péricliter ou promouvoir les affaires.

Dans un article intitulé : « *La concurrence dans l'analyse marxiste : valeur et prix de marché* » (Revue CLES, N°1, 1983, page 75 à 94), **Bernard Delmas** propose de réduire cette supposée ignorance du marché par Marx, et partant l'ignorance même de ses contradicteurs. Il décèle d'emblée la même attitude parmi les critiques, que celle dont nous faisons état, en écrivant :

« *On peut interpréter comme une marque d'incompréhension de la pensée de Marx l'attitude consistant à ne voir dans sa théorie de la valeur qu'une théorie critique –parfois même qualifiée de purement axiomatique- incapable par nature de fonder une théorie des prix (...) cette attitude (...) a pris force de dogme au prix de l'escamotage d'un pan entier de l'œuvre de Marx* » (B. Delmas, op.cit. P75).

Car en effet la question demeure, pourquoi la valorisation contemporaine du marché idyllique, se fait-elle au nom de l'idée suivant laquelle « *le temps de travail socialement nécessaire* », exprimé dans la « *valeur de marché* », ne saurait être le « *centre de gravité des prix* » ? A quoi, et à qui sert une telle affirmation ? Car, pour reprendre le mot de Marx à Weitling : « *l'ignorance n'a jamais aidé personne* » !

4) *S'il vous plaît Monsieur Blaug !* ou l'économie de Marx selon Mark Blaug.

Le manuel de Mark Blaug est un des monuments en Histoire de la Pensée Economique. Edité pour la première fois en 1962 au moment où l'HPE disparaît de l'enseignement britannique et américain, il connaît ensuite des rééditions successives et nombreuses (dont la 4^{ème} en 1984) . Les préfaces à chaque édition, que l'on peut lire, témoignent de l'importance accordée par l'auteur à la discipline, et à ses fondateurs. Marx est de ceux-là. L'auteur consacre à « l'économie de Marx », plus de 70 pages dans le chapitre 7.

Ce Chapitre comporte 46 paragraphes pour détailler l'œuvre de Marx et sa critique. Les paragraphes 1 à 23 constituent une « *dissertation* » argumentée de l'œuvre de Marx (P 264 à 312), et sont suivis (de la page 313 à 338) d'un « *guide du lecteur du Capital* » en 23 autres paragraphes. Enfin, de la page 338 à 346 des « lectures complémentaires » sont proposées, formant une très riche bibliographie commentée. On peut donc lire Marx, dans « le Blaug ».

Dans une Préface, l'auteur nous informe de sa méthode de continuelle mise à jour de l'ouvrage. Elle est en effet nécessaire, compte tenu de la création permanente qui caractérise l'économie politique, laquelle connaît depuis ses origines, des crises et des controverses, génératrices de nouvelles idées, ou de la reformulation de thèses anciennes.

Pour nous en tenir à la présentation de l'œuvre de Marx par Blaug, nous dirons que nous partageons le point de vue général selon lequel, il s'agit d'un exposé exhaustif, et donc utile aux étudiants. A la lecture nous pouvons cependant regretter **l'impartialité du point de vue**. Notre critique se résume simplement par un exemple, mais significatif. On peut considérer le paragraphe 29 du guide du lecteur du capital, comme l'expression même de la **démésure contenue dans la critique prétentieuse et idéologique de l'auteur** : se débarrasser définitivement de la théorie de l'exploitation et de la plus value ; ce dont il se félicite dans sa conclusion à la page 337 : « *le leitmotiv de l'analyse économique de Marx est la théorie de la plus value. Mais cette théorie ne tient pas... tout l'édifice construit par Marx s'écroule* ». Le paragraphe 29 ne prend ni plus ni moins que l'accent d'une *leçon d'histoire économique anglaise donnée par le maître Blaug à son élève Karl Marx*. Le maître considère notamment que la dégradation des conditions d'existence de la classe ouvrière anglaise, décrite et analysée par Marx, n'a pas « *son origine dans l'organisation de la production capitaliste,* » mais dans « *l'enfantement douloureux de la révolution industrielle* » ! lequel argument, reconnaissons le, possède une force explicative tout aussi puissante que cet autre par exemple : les sacrifices humains s'expliquent moins par l'aliénation des hommes à des valeurs qui les dépassent que par la difficulté qu'ils avaient à faire pousser les arbres (métaphore empruntée à **F. Nietzsche** et adaptée par nous).

Ce qui n'empêche pas l'auteur de déceler ici et là des remarques « pénétrantes » de Marx, que nous considérons comme plutôt « ordinaires ».

L'introduction précise de quelle œuvre de Marx il s'agit, ou de quel Marx l'ouvrage traite.

Trois grandes idées ressortent : Marx n'est pas le marxisme ; son œuvre n'est pas économique, mais il est nécessaire d'y déceler une *économie de Marx*, pour mieux la distinguer du *marxisme* ; enfin, le système général des « *lois économiques du mouvement du capitalisme* », propre à Marx mérite toute notre attention et suscite l'intérêt.

Le chapitre s'attelle à une présentation de l'œuvre allant dans le sens de cette introduction.

Il parvient dès les 5 premiers paragraphes à **un point de vue très tranché sur l'œuvre, et qui en diminue fortement la portée théorique**. *Un lecteur non averti doit tirer la conclusion selon laquelle : il ne reste plus grand-chose de l'œuvre, mis à part ce que l'on pourrait condescendre à lui octroyer comme intérêt pour la curiosité intellectuelle*. L'objectif explicite du chapitre n'est certes pas celui là, mais ses développements convergent vers un tel point de vue.

Nous ne sommes pas assuré que le *ciblage*, tel qu'il est fait par l'auteur, soit conforme à la pensée de Marx. Les conclusions de l'auteur sont en effet le résultat des trois causes suivantes :

- une **ricardianisation outrancière** de l'œuvre de Marx. Ce sont les catégories classiques (et plus loin néo-classiques-marshalliennes- puis keynésiennes) qui forment le sous-bassement de la critique de Marx par Blaug. Il va jusqu'à affirmer dans le § 46 que : « Aucun doute ne devrait subsister à présent quant au fait que Marx fut un grand économiste classique » (P 336). Marx est en quelque sorte replongé dans un **fétichisme des catégories classiques** qu'il dénonce pourtant.

- un **réductionnisme méthodologique**, sinon un **monisme méthodologique pur et simple**, qui conduit à une appréciation **dogmatique** de l'œuvre critiquée. Alors qu'il connaît l'originalité de la méthode de Marx (plus « *compréhensive* » qu'explicative, et donc sociale et historique), l'auteur réfute les conclusions fondamentales de Marx, au nom de la **méthode expérimentale**, laquelle serait l'unique **méthode de la science sociale**. Ce faisant il ne fait que mettre en évidence les limites, y compris du point de vue de la mesure, de cette méthode même. La méthode expérimentale est en effet une méthode faussement dynamique, et pêche par son incapacité à intégrer la dimension du temps *dans le raisonnement*. Or, celle-ci est une dimension principale de la dialectique depuis Platon et Aristote, jusqu'à Hegel reconsidéré par Marx. Il ne s'agit donc pas du *temps ricardien* « mécanique » et newtonien, mais bien du temps social et historique et effectif, ou *réel* dira t'on. L'auteur le prouve lorsque, pour la première fois, au paragraphe 36 (« *La rotation du capital* »), il reconnaît cette intégration du temps par Marx. Il écrit : « *le fait que le processus productif est consommateur de temps n'a jamais été mieux exposé, pas même par Böhm-Bawerk* ». Pourquoi n'en tire t'il pas toutes les conséquences ? La réponse est dans son adhésion à la conception « ricardiano-newtonienne » du temps, que nous pouvons qualifier de temps *physique*. La seule catégorie de temps reconnue est alors celle de *l'usure observable et mesurable des objets*, que les économistes (y compris Marx et Engels) évaluent par les notions de *durée*, ou de *rotation* et qu'ils comptabilisent au titre de *l'amortissement*. Or, le concept marxien de *temps crée*, qui figure au numérateur du taux de plus value, comme *masse de plus value*, n'est pas de même nature, parce qu'il est **du temps socialement institué et du temps vécu**. La démonstration exigée par Blaug de *l'uniformité des taux de plus value* entre les branches, passe outre cette définition, qui veut que *la force de travail ne soit pas une marchandise comme les autres*. Le réductionnisme méthodologique est donc la principale limite du chapitre consacré à Marx.

L'auteur identifie au long des 70 pages, finalement **deux ratios, ou deux causes**, qui selon lui rendent caduque ce qui nomme « l'économie de Marx » : **la composition organique du capital** (c/v , noté par lui « q »), et **le taux de plus value** (pl/v , noté par lui « σ »). Il dénonce la non-fondée, ou l'« infondable » hypothèse sur ces ratios : leur *uniformité dans toutes les branches*.

Il nomme ceci « **la grande contradiction** » dans la théorie de Marx. Elle est clairement présentée dans sa dissertation, synthétisée pour elle-même au paragraphe 38, et revient à plusieurs reprises comme argument critique.

On peut la formuler ainsi :

Selon Marx, dit Blaug, la plus value (sa masse ou pl) est fonction de la masse des salaires (v) et du volume de la main d'œuvre employée (L) : $pl = f(v, L)$

La production réalisée par les travailleurs (Q) est quant à elle fonction du capital fixe et circulant employé (K) et du volume d'emploi (L) : $Q = f(K, L)$. Contrairement aux attentes, Marx postule que des capitaux différents peuvent bénéficier d'un même taux de profit moyen (π_i). Soit $\pi_1 = \pi_2 = \dots = \pi_n$. D'où la double déduction de l'auteur :

- $pl \neq f(v, L)$ la plus value n'est pas fonction des salaires et du volume de main d'œuvre
- et donc $M \neq c + v + pl$ il n'existe pas de loi de la valeur travail (M désignant *la valeur d'une marchandise quelconque*, mesurée par le temps de travail incorporé dans le capital constant (ou c) et la dépense en salaires (v), auxquels s'ajoute la plus value (pl)).

La leçon, qui se veut radicale, est donc que le profit n'a pas pour origine la plus value. Ou si c'est le cas, la plus value ne peut être expliquée, pas même par la théorie de la valeur travail.

Quelle que solution que l'on envisage, on retombe dans l'apparition de *différences irréductibles*, que seuls, dit Blaug, les *artifices de Marx* parviennent à réduire (§39).

D'où finalement ce qu'il croît déceler dans « Le Capital » : des « hypothèses truquées », des « astuces », ou des « tours de prestidigitation ».

Il ne conçoit pas en revanche que *l'uniformité de la méthode* puisse être le « truc » le plus vieux du monde si l'on en croit la dénonciation qu'en a fait Aristote. C'est l'occultation (sinon le refus explicite et non justifié) de cette dimension (l'exigence d'une *méthode uniforme en sciences sociales*) qui donne au chapitre VII, dans les passages les plus au « top », **une allure de « délire »**. Parmi les délires, citons la critique répétée faite à Marx d'ignorer que le problème du capitalisme est *celui de l'incitation à investir*. Blaug, conçoit en effet, après Keynes (qui distingue Investissement productif et investissement spéculatif), que là réside le problème fondamental de la survie du capitalisme. Ce qui est non seulement vrai, mais aussi démontré par Marx. Comment ce dernier aurait-il pu à la fois établir l'idée d'une baisse tendancielle du taux de profit, comme symptôme des crises, et en même temps ignorer qu'elle obérait l'incitation à investir, ou à accumuler selon son propos ? N'est ce pas Blaug lui-même, dans son combat contre la baisse du taux de profit, et le concept de plus value, qui fabrique *l'absence de l'incitation à investir chez Marx* ? Plus simplement cela le gêne t-il de substituer à *l'incitation à investir*, « *l'incitation à accumuler* », laquelle il est vrai comporte une dimension plus large que l'économie et déborde son cadre ? D'autres propos déplacés de ce type parsèment le chapitre VII : par exemple, il n'y aurait pas selon l'auteur, de théorie du *cycle* dans « Le capital » !

- **un art rhétorique du sophisme de composition**, dont le texte contient de nombreux exemples. Lesquels ne sont évidemment pas de nature à emporter notre conviction. L'auteur s'emploie par exemple à réfuter l'idée supposée de Marx, selon laquelle dit-il *le profit serait un revenu non gagné*. L'art est ici dans le présupposé, puisque Marx ne défend pas ce point de vue. Marx ne peut pas à la fois dire que la richesse du détenteur d'un capital lui permet de l'accroître, et en même temps affirmer qu'il ne gagne pas cet accroissement. Il serait évidemment un bien piètre économiste. Ce qui n'empêche pas Blaug de déployer sa machine rhétorique, pourtant édifiée sur l'idée saugrenue d'une détermination quasi naturelle, par le marché et l'échange, du niveau des revenus. Parmi les autres exemples, citons : la distinction marxienne entre travail et force de travail, à laquelle Blaug préfère la théorie mécanique dite des « services producteurs de JB Say ». L'art sert ici à défendre habilement que « *la théorie de la valeur travail ne garantit pas que la force de travail s'échange à sa valeur* » (et donc que la plus value existe) (§ 27). L'incompréhension aidant, il exclut que Marx ait pu, comme tous les historiens le savent, défendre l'inférence opposée, à savoir, que « *l'échange réel de la force de travail (salariée suivant les méthodes que l'on connaît) permet de penser la production et les échanges au moyen d'une théorie de la valeur travail.* ». Au total, que pareils sophismes puissent générer des confusions inadmissibles n'est pas étonnant. Elève de Hegel, penseur de la dialectique du maître et de l'esclave, Marx n'aurait pas même, selon Blaug, bâti clairement la distinction entre l'esclave et le salarié !

Au total, et pour prendre une image empruntée à l'architecture, il semble aller de soi que *arc-boutée* à la méthode ricardienne, chacun sait que la conception marxienne présenterait les mêmes impasses. Le chapitre 7 de Blaug serait alors un véritable ouragan. Mais il faut considérer le double arc-boutant que forment *l'analyse purement spéculative ricardienne que Marx entreprend de dépasser*, et celui, inspiré de Hegel, qui est *l'analyse des rapports sociaux, et donc de la société-capitaliste* avec ce que ce terme recouvre pour les historiens. Le chapitre 7, souffle alors entre les deux arcs.

De manière plus prosaïque, on pourra également concevoir que les deux défauts mentionnés plus haut, font virer le chapitre au *dialogue de sourds*. Dialogue qui atteint un summum au paragraphe 31, là où l'analyse de la force de travail par Marx est taxée de « *régression par rapport à Ricardo* », et où dit Blaug, « *l'erreur de Marx est impardonnable* », et pire il en est « *inconscient* ». Et pourquoi selon Blaug ? parce que Marx nie l'existence d'une loi de l'offre et de la demande sur la marché du travail, seule susceptible d'expliquer la détermination du salaire réel à son *taux* naturel !! Blaug revendique ainsi la séparation et l'opposition du capital et du travail !!

Ces trois défauts majeurs du chapitre requerraient un « *s'il vous plaît Mr Blaug !* ». Ils nuisent à l'ouvrage dont la procédure persévérante de mise à jour, ressemble dans le chapitre VII, malheureusement, à une « *mise à la mode* ».

5) K. Marx : quelques éléments biographiques

Un parcours, même bref de la bibliographie de K. Marx et de sa biographie, montre quoiqu'il en soit, que son œuvre a constamment éveillé les sentiments contradictoires *de sympathie*, et de *crainte* (Voir la biographie dans le document de cours N°3). Nous ne la commentons que pour rappeler quelques traits majeurs et connus. On pourra trouver beaucoup de détails dans deux biographies importantes : **Jean Elleinstein** : « Marx », et **J. Attali** : « Karl Marx ou l'Esprit du monde » (Le livre de Poche – 2007).

S'il fallait insister sur un phénomène dans cette biographie, nous privilégierions l'importance à accorder dans la vie de Marx, de son entourage *immédiat*, en particulier sa femme Jenny Marx, ses filles, leur femme de ménage Mme Hélène Demuth, et l'ami et corédacteur Friedrich Engels. Au point où il faudrait considérer l'œuvre de Marx comme celle de ce collectif.

D'autres traits importants ressortent de la biographie, dont la multiple activité de Marx, tout à la fois penseur, journaliste et remarquable pamphlétaire, écrivain, militant et père de famille en situation permanente de besoins matériels, et de soins médicaux.

Pour décrire son œuvre, il est devenu commun (à la suite du Philosophe **Louis Althusser**) de distinguer dans ses écrits, les deux périodes **avant et après 1865**, dénommées

- **le Jeune Marx** : encore Hégélien, mais jeune hégélien contestataire (la gauche hégélienne), dont les « *Manuscrits de 1844* » est l'ouvrage le plus représentatif.
« *Marx venait, écrit Althusser du néo-hégélianisme qui était un retour de Hegel à Kant et Fichte, puis du Feuerbachisme pur, puis du Feuerbachisme avec injection de Hegel (Le Manuscrits de 1844) avant de retrouver Hegel en 1858 (Préface de « La contribution à la critique de l'Economie Politique » -1859- et « Gründrisse » de 1857-59 –ajouté par nous-) [C5].*
- **Le Marx de la maturité**, qui se défait des influences hégéliennes, en particulier en abordant dans le Capital **La critique de l'Economie Politique (vers 1865)**.

2.2 Au-delà des trois courants de la Pensée de son époque

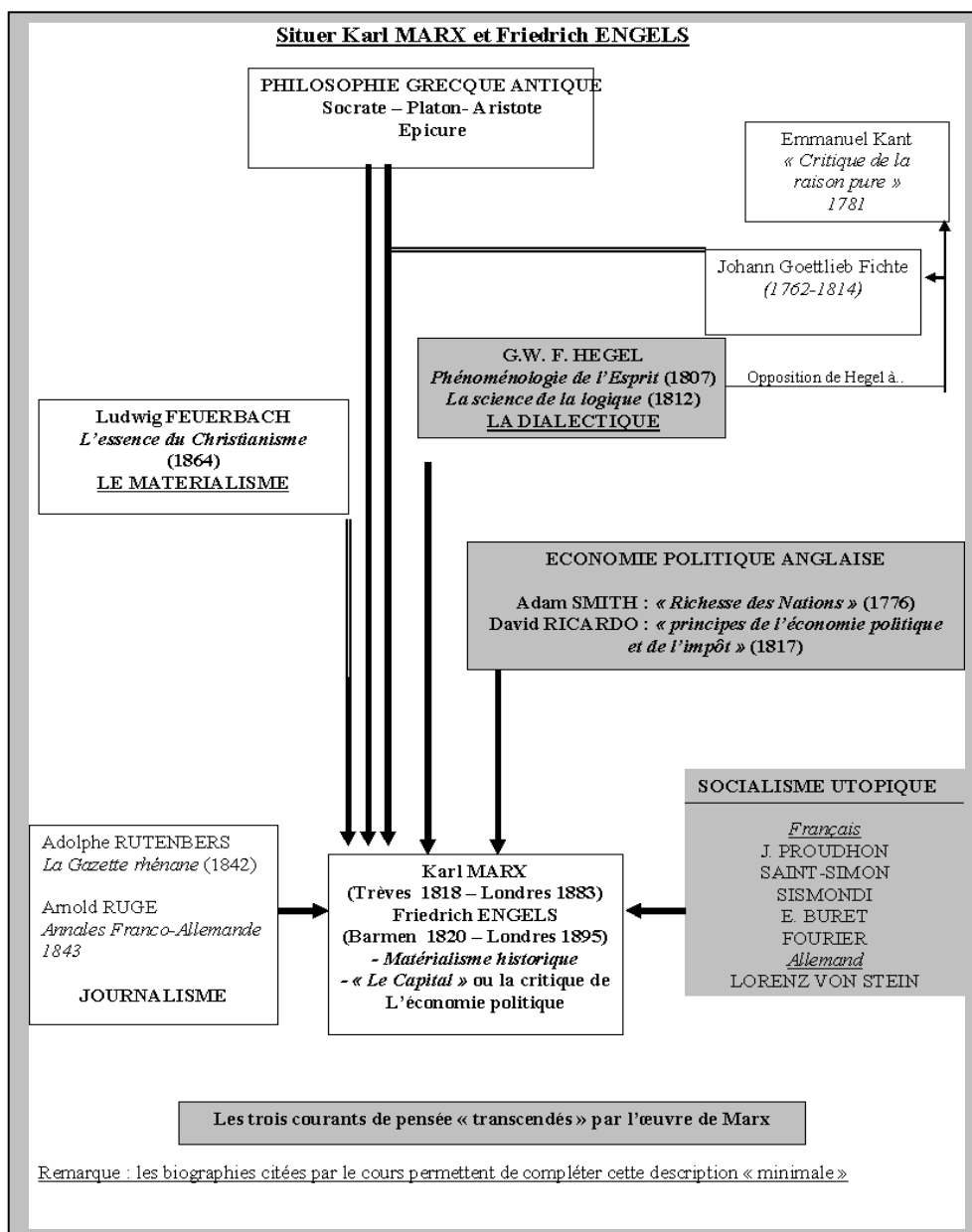
L'œuvre unifiée de Marx présente cette caractéristique des Grandes Œuvres de reconsidérer l'ensemble de la pensée d'une époque. Marx *transcende en effets les trois principaux courants de la pensée* du XIX^{ème} siècle. Ces courants sont représentés dans le schéma de synthèse donné ci-dessous.

- **La philosophie idéaliste allemande**, notamment celle de **HEGEL** et des néo-hégéliens. L'image souvent retenue est ici celle du *renversement de la dialectique de Hegel*, qui a mené Marx au *Matérialisme historique*. Nous avons en Introduction au cours déjà amplement fait référence à cette critique de l'idéalisme, qui a conduit Marx à *partir des conditions de la vie concrète des hommes, et non de leurs pensées*, pour comprendre les relations sociales tissées entre eux.
Dans cette démarche Marx a bénéficié des philosophies de **Feuerbach** et de **Fichte**, qu'il a critiquées ensuite.
- **Le socialisme utopique français**, notamment celui de **Saint-Simon, Proudhon, Fourier, Baboeuf, Blanqui** et autres penseurs politiques de la société (qui furent aussi anglais : **R. Owen**),. Dans un ouvrage fondamental qui discrédite la pensée de Proudhon, « *Misère de la Philosophie* » (1847), Marx critique ceux qu'ils nomment

« les socialistes utopiques » ou les « utopistes », qui bien que défenseurs de l'idée d'une substitution du socialisme au capitalisme, ne réalisaient celle-ci que dans *leur propre imagination*, sans véritable lien avec les conditions réelles et historiques. Plusieurs formes de sociétés nouvelles ont ainsi été imaginées par ces auteurs sans pourtant qu'ils puissent expliquer la transition de la société réelle à cette nouvelle cité idéale, plus égale, fraternelle, etc... Il leur manquait ce que Marx appelle « une théorie du passage » au socialisme, parce que dit Marx, les conditions mêmes de la transition n'étaient concrètement pas réunies. A contrario le socialisme de Marx, parce qu'il repose sur le Capital et la critique de l'idéalisme hégélien, a été qualifié de « *socialisme scientifique* ». Car d'après Marx, c'est le mouvement même de la société capitaliste qui conduit au communisme.

- **L'économie politique anglaise**, celle des classiques (toute l'Ecole Classique), par la critique des *l'économie Politique*, c'est-à-dire le « Capital ». Nous avons précisé dans notre « introduction générale au cours » la nature de ce dépassement.

Schéma : Origines de la pensée de Marx et Engels



2.3. La structure du « *Capital* »

« Le Capital » est composé de trois Livres, dont seul le premier a été corrigé et publié sous l'autorité de Marx en 1867. Les Livres II et III ont été publiés par **Engels** en 1885 et 1886. Un quatrième Livre intitulé « *Théories de la Plus-value* » a été édité par **Karl Kautsky** en 1905-1910. Les Livres I, II et III sont la réalisation du projet de Marx, qui est de dévoiler l'anatomie du mode de production capitaliste (la société anglaise) par la critique du discours tenu sur elle par les Classiques (voir l'introduction générale au cours). **L'ensemble de la démarche consiste à mettre à jour les contradictions fondamentales de ce mode de production, sous formes de lois économiques, alternatives à celles des classiques mais découlant de leur propre discours.** L'interaction de ces lois doit conduire le capitalisme à son autodestruction. Autrement dit *l'imaginaire de la pensée bourgeoise* est, dans « Le Capital » reconsidéré (à dire vrai *déployé*), pour montrer que le mythe de l'Economie Politique masque la réalité transitoire de la société, que les classiques voulaient éternelle parce que naturelle.

Le contenu des thèmes principaux des Livres I, II et III est résumé dans le tableau ci-dessous :

CONTENU DES LIVRES : I, II et III du "Capital"

Développement de la production capitaliste Livre 1	Le procès de circulation du capital Livre 2	Le procès d'ensemble de la production capitaliste Livre 3
23 chapitres en 8 sections	31 chapitres en 3 parties	52 chapitres en 5 parties
Livre des fondements théoriques. Le plus abstrait,	Livre de la dynamique capitaliste, dont la "rotation du capital"	Etude de l'ensemble des revenus de la société comme des formes de la plus value : profit, intérêt et rente.
Les concepts ou "catégories" exposées sont : <i>la marchandise, la valeur, le prix, le fétichisme, la force de travail, le salariat, la plus value, l'exploitation.</i> Machinisme et exploitation	Description des cycles théoriques et historiques du capital, (M-A-M ; A-M-A ; A-M-A'...)	Présentation de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, et des contretendances, Analyse des crises capitalistes.
<i>L'accumulation primitive et les origines du capitalisme</i>	Exposés des deux modèles de croissance ou d'accumulation ; la reproduction simple, et la reproduction élargie.	Exposé et démonstration du problème de la transformation des valeurs en prix de production.
Une "synthèse" est le chapitre XXV : "la loi générale de l'accumulation capitaliste", Elle s'oppose aux lois classiques (dont la loi de la population de Malthus), L'instabilité du capitalisme est démontrée par "la loi de la baisse tendancielle de la demande de travail", dont le chômage et la pauvreté sont les formes visibles.		
La colonisation est traitée dans un court chapitre,	critique de l'illusion monétaire classique.	Etude du système monétaire et du crédit

